

## NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

## III

## AU LAC DES NEIGES

(Suite.)

On s'est bien moqué du pêcheur à la ligne, en Europe et surtout en France, mais notre pêche, ici, est bien différente. Nous chassons en pêchant, nous allons surprendre le poisson au gîte, nous le harcèlons d'un jour à l'autre, nous le traquons jusque dans ses derniers retranchements. Le succès dépend, en grande partie, de la connaissance de ses mœurs, de ses habitudes. Le vrai pêcheur, dans sa barque ou son canot, connaît à fond le lit de la rivière. Il n'a pas besoin de sonde pour vous dire, à tout endroit quelconque, la profondeur des eaux à un pouce près. Il dirige sa course, sur la plaine liquide, aussi sûrement qu'un cultivateur se dirige dans son champ. Devant lui, sur les bancs ou les barres transversales de l'embarcation, sont rangées quatre ou cinq lignes, montées sur des perches, variant de grosseur et d'élasticité et munies d'hameçons de diverses grandeurs. A ses pieds, sont les appâts. Voici des passereaux, hachés par quartiers; c'est pour la barbu ou l'anguille; des cuisses de grenouilles, des mullets, pour le doré et le brochet; des sauterelles, des écrivisses, des vers, pour l'achigan, la perche, la brème, la carpe ou le chevesne; de la pâte durcie, mêlée de laine rouge, à l'adresse du chevesne. Quand il sera là-bas, s'il flaire une odeur de melon, il accrochera un chevesne ou une carpe au plus fort hameçon de sa plus forte ligne — pour pêcher à la dérive le monstrueux maskinongé, qui accuse ainsi, par l'odeur du melon, sa présence dans les eaux voisines.

Les jours précédents ont-ils été pluvieux, l'eau des rives est trouble. Les poissons canteloux ou défiants, comme l'anguille ou la barbotte, vont donner. Le ciel a-t-il été serein, le soleil sans nuages, allons visiter les prairies sous-marines où paissent en paix les carpes ou les barbues, où s'abritent des troupes nombreuses de perches; c'est également le temps propice pour le doré, l'achigan, le chevesne ou mullet, qu'à Québec on désigne improprement sous le nom de poisson blanc. Le brochet, lui, hardi brigand, toujours en course, véritable pirate, chasse indistinctement dans toutes les eaux, à toutes les heures du jour. Il donne toujours franchement, avec voracité; sa capture est des plus faciles et des plus profitables, parce qu'elle donne plus de sécurité aux carpes et aux chevesnes, qui, ne redoutant plus sa dent meurtrière, accourent autour de l'appât qu'une main perfide leur a tendu :

Un brochet mort  
Met cent carpes dehors.

dit un vieux proverbe de ligne.

Parmi mes souvenirs d'enfance, il me reste de petits tableaux de pêche ensoleillés que je retrouve dans mon imagination aussi frais, aussi gais que s'ils y eussent été peints d'hier.

Au bas d'une côte élevée, mais descendant en pente douce vers le fleuve, faisant dos d'âne entre deux petites anses, j'avais un rocher plat, d'une vingtaine de pieds en superficie, de forme à peu près triangulaire. Une onde douce, sans colère et toujours limpide, qu'on eût dit placée là pour mirer des figures d'enfants, bercer leurs rêves naïfs, se prêter à leurs premières joutes contre l'élément trompeur, baignait le grand côté du triangle. Dans une échancre du rocher, je m'étais ménagé un vivier, où j'avais toujours nombreuse compagnie de petits poissons, mes amis, avec qui je causais de longues heures. Je leur jetais des miettes de pain ou des tronçons de petits vers qu'ils avalaient joyeusement. J'en avais baptisé quelques-uns, et, touchante illusion ! il me semblait qu'ils obéissaient à l'appel de leur nom. Si je m'apercevais que l'un d'eux s'éloignait de ses compagnons, refusait de manger, je soupçonnais qu'il regretta sa mère ou ses frères, un ami, son nid d'herbe ou de mousse, un grain de sable peut-être qu'il ne retrouvait plus; aussitôt, je le rendais à la liberté. De ceux-là, j'en ai repris plus d'un pour la seconde ou la troisième fois,

je les renvoyais toujours avec de bonnes paroles. Il y avait souvent des malades, des infirmes parmi mes prisonniers. Les maladies provenaient surtout de sangsues ou de petites lamproies qu'ils portaient attachées à leurs flancs. Je les débarrassais de ces parasites sanguinaires et les renvoyais soulagés. Les bossus étaient nombreux; ils devaient leur infirmité à la dent de quelque poisson plus fort qui les avaient meurtris. Parfois, je me prenais de pitié pour eux tous, je défaisais les pierres du barrage pour leur laisser passage libre vers le fleuve. Ils s'échappaient promptement. L'instinct de la liberté leur faisait renoncer à une pâture abondante, à mes soins, à mes amitiés. Ils ne s'éloignaient guère, cependant; le lendemain, je les apercevais rôdant autour des roches ou des plantes où je les avais surpris d'abord. L'achigan, la brème, la perche font rarement de grandes courses. Dans leur enfance surtout, ils sont excessivement casaniers.

Quelques jours après, regrettant mon mouvement de générosité, je descendais à la grève avec tout mon attirail de pêche, qui consistait en un scion d'osier, une brasse de fil blanc et un hameçon d'épingle que je tenais fièrement d'une main, tandis que je portais une vieille chaudière de l'autre. Avec ces armes, je marchais vaillamment à la conquête de nouveaux domaines, de nouveaux sujets.

Depuis longtemps j'étais dévoré d'une grande ambition. A trente pieds du rivage, il y avait une belle pierre plate, dont les basses eaux laissaient la surface, bordée de mousses vertes, complètement à découvert. Soufflait-il un fort vent du nord-est, la roche montait de quatre ou cinq pouces au-dessus du niveau du fleuve. C'est surtout alors que j'étais tourmenté du désir d'y mettre le pied, de m'y poser, d'en prendre possession, d'en jouir à satiété. Il me semblait que de là, mon œil embrasserait un plus vaste horizon, plongerait dans des mondes inconnus.

Le soir, dans les jours de chaleur, Joseph et Ubalde, deux garçons de ferme de mon grand-père, de forts gaillards, venaient s'y asseoir pour se reposer en se baignant. Je les observais de mes plus grands yeux; autour de la roche, l'eau leur montait jusqu'au genou. O désespoir ! la hauteur de leur genou dépassait celle de toute ma jambe.

Un jour enfin, prenant mon courage à deux mains, armé de la plus ferme résolution, je m'aventurai sur le sable, puis d'un caillou à l'autre, à la conquête de ma roche, tout un nouveau monde pour moi. J'avais relevé mes pantalons au plus haut des cuisses, et je les y retenais des deux mains. J'avance vaillamment d'abord, mais bientôt je sens les cailloux rouler sous mes pas, j'avance d'un pied tâtonnant; des herbes marines qui ressemblent à de longues queues de chat me frôlent doucement les jambes; la pensée de couleuvres d'eau me frappe, je reviens précipitamment vers la rive.

Après avoir repris mes sens, m'être dit et répété, jusqu'à me convaincre, qu'il n'y avait pas là de couleuvres, je revins à la charge: j'avance, j'avance, l'eau baigne mon pantalon; qu'importe? J'avance encore... Ouf! m'y voilà! J'embrasse le caillou de mes deux bras, et je m'élançais. Mais, ô infortune ! les mousses baveuses me font glisser les mains et je tombe à la renverse et disparaiss sous l'onde dans un navrant plongeon. Je me relève, tout ahuri, tout aveuglé, respirant à peine, pour regagner piteusement mon rocher plat où j'aurais dû vivre heureux, méprisant de vains projets de gloire et surtout à l'abri des naufrages.

Personne ne m'avait vu, cette pensée me restait comme consolation. Deux heures d'un soleil ardent, que je passai étendu sur l'herbe de la côte, suffirent à sécher mes habits.

Mon ambition n'a jamais pu être satisfaite, car l'année suivante, lorsque je revins de l'académie, on avait fait de mon caillou deux pierres d'assise d'un four. Je ne le regardai plus qu'avec pitié, comme s'il eût été un ennemi vaincu.

Mais au lac des Neiges, il ne s'agit plus de pêche à l'achigan, au doré, brochet,

perche, etc., mais simplement de truites, de pas autre chose que de truites. Pourquoi donc tant courir, aller si loin, m'éloigner et vous éloigner de l'unique sujet qui doit occuper notre attention? Question de pure vanité! Mauvais pêcheur à la truite, j'ai voulu couvrir mes faiblesses de lauriers cueillis ailleurs, dans d'autres eaux. Mes exploits de jadis atténueront peut-être mes défaites d'aujourd'hui.

Paul est sans contredit l'un des plus fins pêcheurs à la truite de Québec. Les Hurons mêmes de Lorette reconnaissent sa supériorité. Dans l'espace compris entre le Château-d'Eau et la Chute sur le cours de la rivière Saint-Charles, il n'est pas un caillou qu'il ne connaisse, pas un remou dont il n'ait mesuré la profondeur, pas une cachette où la truite puisse se dérober aux séductions de la mouche qu'il fait danser et sautiller dans les courants. Pour charmer sa proie, pour la piquer à temps, il n'a pas son égal. A une perche d'érable ou d'aulne, bien droite, il adapte un simple scion de coudrier: il y attache une ligne fine qui se termine par une longue avancée de *florance*, que l'on nomme ici *racine*. Il choisit dans son livret la mouche artificielle qui ressemble le plus à celles qui voltigent sur la rivière, et le reste, il le demande à son œil sûr, à sa main ferme, à sa science des ressources ou des secrets de la rivière. Là où il a passé, le roi des pêcheurs même y perdrait ses droits.

Wilbrod, sans être maître-passé dans l'art, a néanmoins fait ses preuves. Il lui manquera toujours de l'ambition pour réussir parfaitement. Chasseur émérite, il préfère son fusil à la ligne, le gibier au poisson.

La pêche en hiver, qui se fait par des trous percés dans une glace de quatre pieds d'épaisseur, des trous de six pouces de diamètre au plus, requiert moins d'habileté que de patience. Encore, faut-il savoir choisir son hameçon, en capuchonner soigneusement la pointe et ne pas trop laisser pâlir son appât, que l'on fait de chair rouge, soit de lièvre, soit de marte, soit de vison. Tous les animaux qui vivent de poissons fournissent de bons appâts. On dirait qu'il y a plaisir de vengeance à cela. Un chat écorché, jeté dans un lac et fixé au fond par une pierre, attire une myriade de poissons tout autour. Il n'est pas de carnivore plus friand de poisson que le chat.

A l'endroit où nous pêchons, près de la cabane, les fils jumeaux du père Thomas ont percé cinq ou six trous, à une distance de vingt ou trente pieds les uns des autres, à peu près en cercle. Lorsque le froid prend aux pieds ou qu'on veut se donner de l'exercice, on fait le tour des trous en courant, ne nous arrêtant à chacun que pour y tenter cinq ou six coups de ligne. Cette manière de pêcher donne le temps au poisson de refaire ses esprits, de se remettre de la surprise que lui cause toujours l'enlèvement soudain de l'un des siens. On le laisse à son étonnement pour courir jeter l'épouvante ou tout au moins l'émoi dans un groupe voisin, et toujours ainsi, depuis huit heures du matin jusqu'à dix, et le soir, depuis quatre heures jusqu'à six. Dans les intervalles, le poisson vaque à ses occupations, ou fait la sieste peut-être. *Quien sabe?*

Les poissons changent assez fréquemment d'habitudes, de mœurs, suivant les lacs ou les rivières qu'ils habitent. Leur nourriture variera aussi avec les saisons. Voyez le brochet, si vorace, si solide, qui happe indistinctement toute chair, grenouilles, oiseaux, goujons, vers, etc., il est cependant des endroits où on ne peut jamais le prendre à la ligne. Au-dessous du pont du Grand-Tronc qui traverse la rivière du Sud, à Saint-Thomas, j'ai vu rôder dans les eaux peu profondes, ou se chauffer au soleil dans les herbes du rivage, un bon nombre de brochets. J'usai vainement de tous les appâts possibles, rien ne put les tenter. A dire vrai, la rivière abonde en cyprins, en carpes, brèmes et chevesnes dont ils sont excessivement friands. Non moins capricieuse dans ses appétits, la truite d'un lac happera l'appât que celle d'un lac voisin dédaignera. Dans certains lacs, depuis mai jusqu'en août, elle prendra avidement le

vers rouge; vienne le mois d'août, elle n'y touchera plus. La mouche même y perdra ses frais, ses chatoyantes agaceries.

Au lac des Neiges, seuls les ventres-blancs et la truite commune mordent à la mouche en été, le *touradis* la dédaigne. On ne peut le pêcher qu'au vif.

Les ventres-blancs y foisonnent. C'est un beau poisson, mesurant assez fréquemment de 18 à 24 pouces de longueur. La petite truite est connue de tous; mais le *touradis* mérite une description particulière.

J'ai cru le retrouver dans le *salmo ferus* dont parle M. Yarrell, l'oracle des pêcheurs anglais. "La tête de ce magnifique poisson, dit-il, est en proportion de la longueur du corps comme 1 est à 4½, et son épaisseur, comme 1 est à 4; dents larges, fortes, très-nombreuses, rangées sur cinq lignes et inclinées en dedans. Il atteint de bien près la taille du saumon, et sa chair, pour être moins délicate et plus pâle que celle du roi des mers, n'en est pas moins d'un goût exquis."

*Touradis* veut dire, en langue huronne: *queue-fourche*, et c'est, en effet, principalement par cette fourche caudale qu'il se distingue de ses congénères, et surtout des *boules-dogues*, que l'on trouve également dans les eaux du lac des Neiges. La tête de ce dernier est cependant plus forte, et c'est de là que lui est venu ce nom caractéristique de *boule-dogue*.

M. Yarrell signale la présence, dans diverses rivières du pays de Galles, du Devonshire et de Cornwall, d'une truite qu'il nomme *the bull-trout, seven or whitting, (salmo eriox)*, avec laquelle notre *boule-dogue* a plusieurs traits de ressemblance.

"Son poids, dit le savant auteur, est de douze à seize livres. Ses dents sont plus longues et plus fortes que celles du saumon et de la truite de mer. C'est un poisson courageux dont la capture est étonnante. Sa chair est de beaucoup plus pâle et moins savoureuse que celle du saumon."

Chez le *touradis*, la couleur varie suivant l'âge ou la taille. Les forts adultes, du poids de quinze à vingt livres, sont d'une couleur brune, terre de Siègne sur le dos, d'un brun jaunâtre sur les côtés, et le ventre d'un blanc sale. Pour la forme et l'allure, il se rapproche beaucoup plus du grand doré du Saint-Laurent que de toute espèce de truite. Chose étrange, en été, il ne saute pas à la mouche. On ne peut le pêcher qu'au vif. "Durant les beaux jours de calme, nous dit M. Sioui, vers l'heure du soleil couchant, on les voit surgir du fond du lac, par bandes nombreuses, et se jouer à la surface. Dans leurs courses ou leurs ébats, ils soulèvent les flots par bouillons argentés, tracent de longs sillons formant autant de vagues, qui se déplient harmonieusement sous les derniers rayons du jour, jusque sur le sable des grèves; mais jamais ils ne s'élancent hors de l'eau."

Sont-ils alors poursuivis par des loutres, leurs plus dangereux ennemis, ou viennent-ils simplement saluer et offrir leurs hommages au soleil qui s'en va? Un autre que moi pourra peut-être le dire. D'autres prétendent qu'ils annoncent ainsi l'approche des grands vents. Nous en disons autant, lorsque les oies s'ébattent dans leur mare, avec force cancan, ou que les chats escaladent follement les toits, en se poursuivant. Mais il y a trop de secrets dans la nature pour que je m'évertue à chercher le fin mot de chacun d'eux.

Lorsqu'il est plus jeune, le *touradis* fait comme nous, il soigne davantage sa toilette. Plus élégant, plus mince, sa robe se nuance, sur les flancs, d'une belle couleur rose ou orange, piquée de rares petits points noirs; sa bosse occipitale, qui, plus tard, lui donne une allure lourde, est aussi bien moins prononcée. Du reste, même forme caudale, même goûts voraces: on voit déjà que *petit poisson deviendra grand*.

Autour de ce terrible *écumeur des mers* qui rôde par troupes immenses dans les eaux sombres du lac, vivent amoureusement, mais toujours inquiètes, des légions de ventres-blancs (truites blanches) et de truites rouges, gentils poissons, si parfaits, si élégants de forme, si bien parés de couleurs vives, qu'on les dirait faits et peints